



— Qui a-t-il ? demanda Esterhazy.

(Page 1396).

C. I.

LIVRAISON 185

votre compagnie pour lui dire que vous avez tenté de m'extorquer de l'argent par des menaces et que vous avez l'intention de désertier.

En entendant cette menace, Luders tressaillit et pâlit.

Il était évident que si le Chinois faisait ce qu'il venait de dire, cela le mettrait dans une situation terrible !

Il comprenait maintenant qu'il était en quelque sorte, à la merci de cet homme.

Sans doute, il aurait pu s'assurer de sa discrétion en lui laissant l'argent, mais sans cet argent il ne pourrait pas fuir et alors il devrait faire encore quatre ans et demi de service avant de pouvoir recouvrer sa liberté et aller rejoindre sa fiancée.

Comment faire ?

Après avoir réfléchi quelques instants il reprit la parole et dit sur un ton plus calme :

— Ecoutez, Tai-Fung...

— Non, je ne veux rien entendre... Allez vous en, ou bien je vais vous faire arrêter tout de suite...

— Vous vous obstinez à prétendre que vous n'avez pas reçu l'argent ?

— Certainement !... Et je suis décidé à vous dénoncer.....

— Bien ! répondit Luders.

Et, froidement, il tira son revolver de sa gaine.

— Est-ce que vous devenez fou ?... Qu'est-ce que vous faites ? hurla le Chinois, blême de terreur.

— Vous tuer, parbleu !.. Croyez-vous que je vais attendre tranquillement que vous me déniez, pour qu'on me fusille ?... Non, Monsieur Tai-Fung !.. A choisir entre nous deux, j'aime mieux que ce soit vous qui partiez pour l'autre monde !

L'Alsacien avait prononcé ces mots sur un ton tellement résolu que le tenancier comprit que le danger était vraiment sérieux.

Après un moment d'hésitation, il fit un bond vers la porte, mais Luders, qui devait avoir prévu ce mouvement, lui barra prestement le passage.

— Restez tranquille, si vous tenez à votre peau ! lui dit-il — Je vous accorde deux minutes pour réfléchir...

— Réfléchir à quoi ?... Que voulez-vous donc que je fasse ?

— Me donner mon argent...

— Je ne puis que vous répéter que je n'ai pas d'argent à vous...

— Tâchez de vous souvenir... Il y a déjà près d'une minute de passée...

— Monsieur Luders, pour l'amour de Dieu... Soyez raisonnable !

— Je veux mon argent... Il vous reste encore trente secondes pour vous décider...

— Baissez votre revolver... Je vous donnerai mille francs...

Luders abaissa son arme et sourit.

— Ah, ah ! fit-il. — Je vois que votre mémoire commence déjà à se rafraîchir un peu ! Mais vous devez certainement avoir reçu beaucoup plus de mille francs...

— Je n'ai rien reçu du tout... Je vous le jure par tous les dieux !

— Laissez les dieux tranquilles... Vous devez avoir reçu au moins trois mille francs...

— Deux mille...

— Bravo !... Ça va déjà mieux... Mais faites encore un petit effort, car je veux avoir mes trois mille francs et pas un centime de moins.

Ce disant Luders leva de nouveau son revolver,

et s'approchant du Chinois, il lui dit en appuyant le canon sur la tempe.

— De cette façon je ne risquerai pas de vous manquer ! ajouta-t'il. Je vous accorde encore une minute de réflexion pour les derniers mille francs..

Tai-Fung tremblait comme une feuille et son visage avait pris une teinte verdâtre. De grosses gouttes de sueur perlaient à son front.

Le contact du canon de l'arme contre sa peau lui causait une sensation de terreur folle et une expression d'indicible épouvante apparaissait dans ses yeux.

Durant quelques instants, les deux hommes se regardèrent sans rien dire. L'expression de Luders était devenue encore plus menaçante.

— Allons !... Décidez-vous ! fit-il. — Il n'y a plus que dix secondes...

Le Chinois avait la respiration haletante.

— Encore trois secondes ! avertit Luders...

— Soit... Je vous donnerai trois mille francs ! gemit Tai-Fung avec un douloureux soupir.

— Je vois que ce traitement vous a fait du bien ! dit l'Alsacien en riant et en remettant son arme dans la gaine. — Où est l'argent ?

Tai-Fung réfléchissait.

— Si je réussissais pas à fuir ? se disait-il.

— Dépêchons-nous ! reprit Luders en remettant la main sur la crosse de son revolver. — Je suis sûr que vous devez avoir l'argent sur vous... Levez les bras...

Comprenant qu'il serait inutile de chercher à résister, Tai-Fung leva les bras et Luders se mit à fouiller sous ses vêtements.

Il ne tarda pas à trouver une petite bourse de cuir suspendue par un ruban au cou du Chinois.

Il l'ouvrit et y trouva précisément ce qu'il cherchait.

— Vous voyez bien que j'avais raison ! s'exclama-t-il avec un accent de triomphe. — Maintenant, mettez vos mains derrière le dos...

— Que voulez-vous faire ?

— Vous le verrez bien...

Deux minutes plus tard, Tai-Fung avait les bras liés derrière le dos, un mouchoir enfoncé dans la bouche pour l'empêcher de crier et un autre mouchoir attaché autour de la partie inférieure de son visage pour qu'il ne puisse pas se débarrasser du premier.

— Maintenant, dis Luders, tu peux t'asseoir si tu veux... Attends que je revienne...

Ce disant, il se dirigea vers l'autre salle et s'approcha du matelot ivre qui s'était endormi dans un coin...

Après l'avoir éveillé, il lui dit :

— A présent, il faut que tu t'en aille, mon ami. L'air du dehors te fera du bien et dissipera les fumées de l'alcool...

Le matelot, qui était complètement hébété, se laissa mettre dehors sans opposer aucune résistance.

Dès qu'il fut parti, Luders arracha une page d'un calepin qu'il avait en poche et y écrivit en grosses capitales :

« FERME AUJOURD'HUI ».

Et il colla le feuillet à l'extérieur de la porte d'entrée du cabaret.

Refermant la porte à clé, il retourna auprès de Tai-Fung pour le ligoter avec une corde qu'il avait trouvée sur un banc.

— Voilà ! dit-il quand ce fut terminé. — Maintenant, Monsieur Tai-Fung, vous n'avez plus qu'à attendre tranquillement que quelqu'un vienne vous délivrer... J'espère que vous ne vous ennuierez pas trop...

Puis Luders s'éloigna de nouveau et sortit de la taverne, mettant la clef dans sa poche après avoir refermé la porte à double tour.

Maintenant, il devait aller rendre compte à Haug de ce qui s'était passé.

CHAPITRE CCVII.

LE MATIN SUIVANT.

Quoi que Leni ne se fut couchée que très tard, elle se leva de fort bonne heure le lendemain matin.

Avant de sortir, elle resta longtemps devant le miroir, étudiant méticuleusement sa physionomie afin de s'assurer qu'il ne serait pas facile de découvrir qu'elle appartenait au sexe féminin.

Il était évident qu'au bureau de recrutement on allait la regarder avec plus d'attention que ne l'avaient fait ses compagnons de la vieille au soir et elle devrait prendre bien garde pour ne pas se trahir. Pour se donner un aspect plus masculin, elle mit une assez grande quantité de brillantine sur ses cheveux qui avaient plutôt tendance à boucler, ce qui lui donnait un air un peu trop jeune.

Enfin, quand elle fut prête, elle descendit et elle entra de nouveau dans le café du rez-de-chaussée pour y prendre son premier déjeuner.

Elle venait de prendre place dans un angle de la salle quand un homme d'aspect misérable pénétra dans le café.

Le nouveau venu était vêtu de haillons et son visage

décharné, à demi couvert par une barbe inculte, avait un aspect tellement minable qu'il aurait été impossible de dire quel âge il avait.

S'avancant vers le comptoir, il pria la patronne du café de lui faire l'aumône d'un morceau de pain.

La patronne lui répondit durement et lui ordonna de s'en aller tout de suite. Le malheureux n'insista pas et il retourna vers la porte, marchant la tête basse comme un chien battu.

Mais Leni avait remarqué que cet homme parlait avec le même accent que les gens de son pays. Devinant que ce devait être un compatriote, elle sentit son cœur se serrer en le voyant si misérable et elle l'appela.

— Venez vous asseoir ici et déjeunez avec moi, lui dit-elle aimablement.

L'homme la regarda avec un air étonné et quelque peu méfiant. Il paraissait croire que l'on voulait se moquer de lui.

Mais Leni insista.

— J'ai deviné que vous étiez Alsacien comme moi, lui dit-elle dans le dialecte de leur pays. Puisque nous sommes compatriotes, il est tout naturel que je vous invite à déjeuner... Asseyez-vous donc.....

— Vous êtes infiniment aimable, répondit le malheureux. Je vous remercie mille fois.....

La patronne du café avait assisté de loin à cette scène et elle regardait les deux Alsaciens avec un air plutôt hostile, parce qu'elle n'aimait pas beaucoup voir des gens aussi mal habillés que ce pauvre hère dans son établissement. Toutefois, comme il était encore de très bonne heure et qu'il n'y avait pas d'autre clients, elle ne protesta pas.

Leni fit apporter du café et une quantité de croissants.

Mangez tant que vous voudrez, dit-elle au malheureux. Ne vous gênez pas.

L'homme se mit à manger avidement et il but plusieurs tasses de café que Leni lui avait fait servir.

— J'avais vraiment très faim, expliqua-t'il ensuite. Je n'avais pris aucune nourriture depuis trois jours.....

— Trois jours ! s'exclama Leni, apitoyée. C'est terrible !

— Oui, c'est terrible et j'avais tellement faim qu'il ne me restait plus d'autre ressource que de demander l'aumône..... Cela me répugnait tellement que j'ai attendu longtemps avant de m'y résoudre..... J'espérais toujours que la chance finirait par tourner en ma faveur..... Mais ce matin, je ne pouvais plus y résister.....

— Prenez encore une tasse de café, invita Leni en faisant signe au garçon.

L'homme accepta et reprit :

— Il me semble que je suis en train de faire un beau rêve !... J'avais fini par avoir l'impression qu'il n'y avait plus sur terre que des gens méchants et égoïstes..... Partout où je me présentais pour chercher du travail, j'étais reçu comme un chien dans une église !..... Mais je n'aurais jamais pensé que j'allais tomber dans une pareille misère !

— Fumez-vous ? demanda Leni.

— Il y a bien des jours que je n'en ai pas eu l'occasion ! répondit le pauvre diable avec un triste sourire.

Leni fit apporter des cigarettes et les lui offrit.

— Gardez-les, lui dit-elle. Moi, je ne fume pas.

L'étranger prit une cigarette, l'alluma et se mit à fumer avec délices.

— Rien n'aurait pu me faire un plus grand plaisir ! murmura-t'il avec un air ravi.

Puis, après avoir aspiré encore quelques bouffées, il poursuivit :

— Voulez-vous savoir comment j'en suis arrivé à tomber aussi bas ?

— Oui, répondit Leni. Racontez-moi votre histoire. L'homme eut un amer sourire.

— Oh !... Il n'y a pas grand chose à raconter ! fit-il. C'est une histoire bien banale et il y en a bien d'autres que moi qui en sont passés par là..... Vous allez sans doute vous mettre à rire quand je vous aurai dit que c'est à la suite d'une aventure d'amour que je suis tombé dans la misère !

— A la suite d'une aventure d'amour ? répéta Leni avec intérêt. Oh, non, je vous assure que je ne serais nullement disposée à en rire..... Au contraire, cela m'inspire une grande compassion !

— Vous avez bon cœur, vous, remarqua le malheureux. Mais je ne mérite peut-être pas votre pitié, parce que je n'aurais pas dû me laisser entraîner par une passion malheureuse... J'aurais dû avoir plus de force de caractère et avoir su me dominer mieux que je ne l'ai fait.. Mais l'amour est comme une fatalité... Quand cela vous tient bien, il est impossible de s'en délivrer.....

Leni laissa échapper un soupir.

— Cela est bien vrai ! dit-elle.

— Vous aussi, vous avez eu des chagrins d'amour ?

— Oui.....

— Vous paraissez pourtant si jeune !

— Je parais plus jeune que je le suis en réalité.....

Pourtant, j'ai déjà beaucoup souffert.....

— Est-ce que c'est aussi à cause d'une affaire d'amour que vous avez quitté votre pays ?

— Oui.....

— Et que faites vous à Paris ?..... Avez-vous pu y trouver du travail ?

Leni hésita un moment avant de répondre et elle fixa sur son interlocuteur un regard pénétrant, comme si elle avait voulu lire dans sa pensée. Puis, sur un ton détaché, comme s'il se fut agi de la chose la plus naturelle du monde, elle déclara :

— Je suis venue pour m'engager dans la Légion Etrangère.....

L'homme la regarda avec un air étonné.

— Dans la Légion Etrangère ? fit-il. Vous voulez oublier le passé ?

— Je veux.....

Elle s'interrompit brusquement, se souvenant tout-à-coup de ce que ses raisons pour vouloir s'engager dans la Légion constituaient un secret qu'elle devait garder à tout prix.

Pourtant, elle avait presque été sur le point d'avouer à cet homme qu'elle ne connaissait en aucune façon que son but était d'aller rejoindre son fiancé, ce qui aurait assurément plongé le misérable dans un abîme de stupéfaction, car il était évidemment bien loin de se douter de ce qu'il avait affaire à une femme.

S'efforçant de sourire, elle répondit :

— Oui... J'espère que quand je serai là-bas, j'aurai des aventures qui me feront oublier le passé.....

— Cela n'est peut-être pas une mauvaise idée, dit l'homme en hochant la tête. Oui, se jeter à corps perdu dans une vie de dangers et de fatigue, une vie où l'on n'a même pas besoin de penser et où il suffit d'obéir, ce serait sans doute le meilleur moyen de s'arracher à l'obsession de pénibles souvenirs.....

La jeune fille se disait que ce serait beaucoup moins désagréable pour elle de pouvoir partir avec un ami, un compatriote, de ne pas être seule !

Se penchant vers son compagnon, elle lui dit tout bas :

— Eh bien, venez-vous engager avec moi !

L'autre parut réfléchir un instant, puis il répondit :

— On dirait presque que c'est le destin qui m'a amené ici pour que je vous rencontre et pour que vous m'indiquiez une nouvelle voie à suivre, alors que ce ma-

tin, pour dire toute la vérité, j'étais à peu près décidé à en finir avec la vie..... Je ne pouvais plus supporter cette misérable existence.....

— Non, vous ne devez pas encore penser à mourir... Vous êtes encore trop jeune.....

— Jeune ?..... Vous croyez vraiment que je sois jeune ?

— Votre visage porte les traces des souffrances que vous avez subies, mais l'expression de votre regard semble révéler que vous devez être plus jeune que vous le paraîsez à première vue.....

— J'ai vingt-huit ans, mais je sais bien que j'ai l'air d'en avoir au moins dix de plus..... Je me demande si l'on ne va pas trouver que je parais trop vieux pour faire un bon soldat.....

— Avant de vous présenter au bureau de recrutement, il faudra vous faire raser la barbe et vous faire couper les cheveux..... Cela fera déjà une grande différence.....

— C'est impossible, puisque je ne possède pas un centime.....

— Ne vous inquiétez pas de cela..... Je vous donnerai ce qu'il faudra pour aller chez le coiffeur..... Puis nous irons nous présenter ensemble au bureau de recrutement... Comment vous appelez-vous ?

— Max Erwing... Et vous ?

— Moi, je m'appelle Karl Røder, répondit Leni avec aplomb.

— Et cela vous plaît de devenir le camarade d'un misérable vagabond comme moi ?

— Une fois que nous aurons été enrôlés dans la Légion, il n'y aura plus aucune différence entre vous et moi, dit la jeune fille... Là-bas, nous serons tous égaux !

— Eh bien, j'accepte, dit l'étranger. Vous avez raison... Je crois aussi que la seule chose qui pourrait encore

guérir les blessures de mon âme serait de me sentir entouré de compagnons d'aventure..... En outre, je n'aurai plus besoin de me préoccuper de trouver du travail et je n'en serai pas réduit à mendier mon pain....

Sur ce, les deux nouveaux amis se serrèrent vigoureusement la main, comme pour conclure un pacte. Puis, après que Leni eut réglé la dépense, tous deux sortirent ensemble du café.

CHAPITRE CCVIII.

TERRIBLE REVEIL.

Amy Nabot s'était aperçu de ce que Dubois et le Portugais ne la perdaient pas un seul instant de vue et qu'ils ne cessaient de diriger vers elle des regards soupçonneux.

Elle devait faire un grand effort sur elle-même pour se dominer et ne pas crier aux deux hommes qu'ils étaient des bandits! Mais la raison lui conseillait de se tenir tranquille et d'attendre l'arrivée à Gênes où elle devrait trouver le moyen de prendre la fuite et de délivrer ses compagnes.

Elle ne savait pas encore comment elle allait faire.

Une seule chose lui paraissait importante maintenant : s'échapper des mains de ces canailles qui voulaient trafiquer de son corps. Depuis le moment où le soupçon était né dans son esprit, elle n'avait plus eu un seul instant de paix et elle était continuellement obsédée par les plus effrayantes pensées.

Elle qui avait toujours mené une vie tellement libre, allait-elle devoir devenir une sorte d'esclave entre les mains d'un être brutal comme ce Portugais ?.. Jamais de sa vie elle n'avait éprouvé de tourments comparables à ceux que lui causaient cette idée.

Elle aurait encore préféré tomber dans la plus noire misère que de perdre sa liberté.

Elle se torturait le cerveau pour essayer d'imaginer ce qu'elle aurait pu faire en arrivant à Gênes pour échapper à l'infâme Dubois et à son complice.

La meilleure chose à faire serait sans doute de télégraphier à Henry ou à Esterhazy afin de demander l'argent nécessaire pour retourner à Paris.

Etait-il possible que la chance l'ait abandonnée pour toujours ?

Ou bien ce qu'elle souffrait maintenant était-il le châtimement de ce qu'elle avait fait au comte Ilitch ?

Elle était tellement absorbée dans ses pensées qu'elle ne s'était pas aperçue de ce que ses compagnes s'étaient endormies l'une après l'autre.

Elle aussi se sentait très fatiguée et elle éprouvait le besoin de dormir. Elle appuya sa tête contre les coussins et ferma les yeux.

Quand elle s'éveilla, elle vit que ses compagnes étaient en train de prendre leur premier déjeuner.

Dubois lui offrit aussi une tasse de café, se comportant envers elle avec une politesse inaccoutumée.

Amy Nabot comprenait bien qu'il ne faisait que jouer une odieuse comédie, mais elle sut se dominer et ne pas montrer la moindre méfiance.

Une heure plus tard, l'aventurière commença d'éprouver un pénible malaise. Elle ressentait de violentes douleurs à l'estomac et une sueur froide perlait à son front.

Puis, les autres jeunes femmes commencèrent également d'éprouver des malaises semblables.

Fixant sur Dubois un regard épouvanté elle s'exclama :

— Au nom du ciel ! Qu'est-ce que cela signifie ?

Mais elle ne put entendre la réponse de l'espion car elle perdit connaissance au même instant.

Elle ne put jamais savoir ce qui se passa ensuite.

Quand elle reprit ses sens, elle regarda autour d'elle avec étonnement, comme si elle sortait d'un rêve.

Il s'écoula encore quelques minutes avant qu'elle puisse coordonner ses pensées et comprendre où elle se trouvait.

Enfin elle se rendit compte de ce qu'elle était à bord d'un bateau.

Se levant d'un bond, elle s'élança vers un hublot pour regarder au dehors.

Aussitôt un cri de rage et de dépit s'échappa de ses lèvres.

Le navire était déjà en haute mer !

Amy Nabot se laissa retomber sur sa couchette. Découragée, elle se cacha le visage dans ses mains et se mit à sangloter nerveusement.

Au même instant, la porte s'ouvrit et Dubois apparût, accompagné d'un homme assez âgé.

Quand ils entrèrent, l'aventurière fit un brusque mouvement et releva la tête.

— Dieu soit loué !... Elle a enfin repris ses sens ! s'exclama Dubois. Je commençais à m'inquiéter...

Amy Nabot le regardait avec terreur, sans dire un mot.

L'espion se pencha vers elle et lui prit la main.

— Pauvre petite ! dit-il avec un air apitoyé. Vous avez beaucoup souffert, n'est-ce pas ?... Mais ne vous inquiétez pas, parce que vos compagnes, qui ont également été victimes du même empoisonnement, sont déjà complètement rétablies et se promènent sur le pont..... J'es-

père que les conséquences ne seront pas graves pour vous non plus... Monsieur le docteur va vous soigner.....

Amy Nabot leva vers le vieux monsieur un regard suppliant.

— Monsieur !... Venez-moi en aide, je vous en prie ! implora-t'elle.

L'autre ne lui répondit pas et, se tournant vers Dubois, il échangea quelques mots avec lui en Anglais.

— Est-ce qu'il ne comprend pas le français ? demanda Amy Nabot.

— Non, répondit l'espion sur un ton indifférent. Je te servirai d'interprète.....

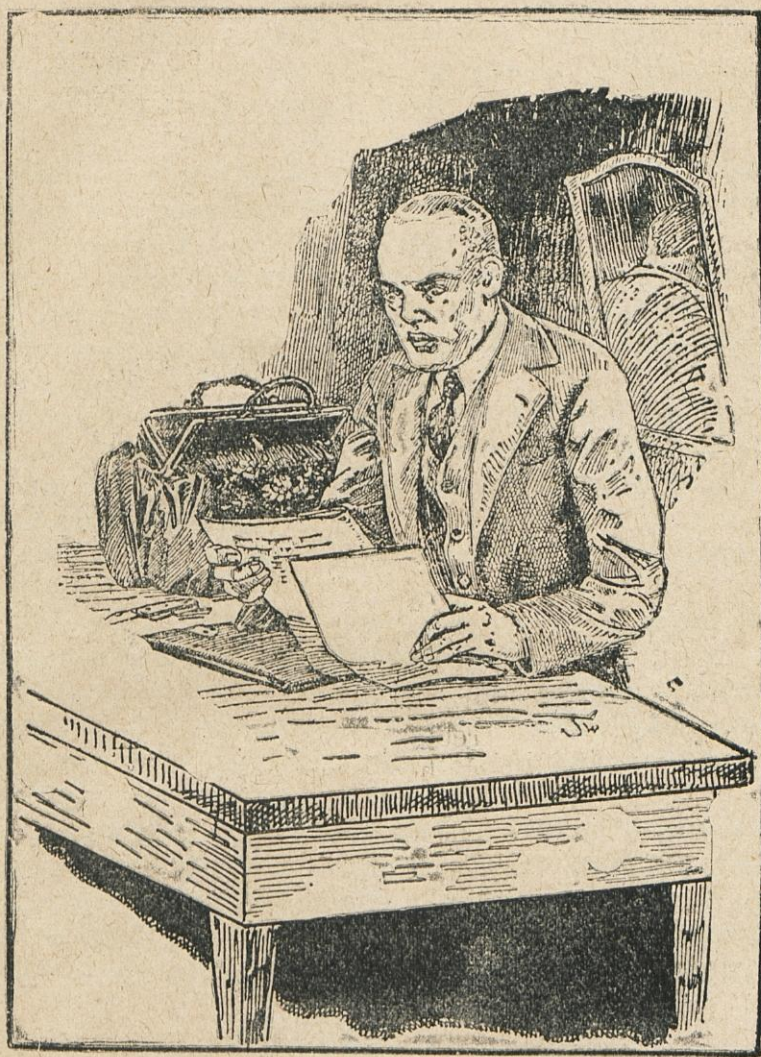
— Tout ceci est un honteux complot ! s'exclama l'aventurière, très agitée. Mais je t'assure que tu te trompes, Dubois, si tu t'imagines que tu auras si facilement raison de moi !

— On dirait que tu as encore la fièvre, Amy... Mais sois tranquille, parce que les remèdes que l'on a employés pour guérir tes compagnes te guériront également..... Reste encore un peu au lit, tu verras que ça passera... La nourriture du wagon-restaurant n'était certainement pas bonne et notre directeur a adressé une plainte à la compagnie..... C'est une honte que des choses pareilles puissent arriver.....

Puis comme Amy Nabot ne lui répondait pas, l'aventurière se tourna vers le médecin et se mit à causer avec lui.

L'aventurière ne pouvait comprendre ce que disaient les deux hommes et cela ne faisait qu'accroître son inquiétude. Mais elle n'avait pas la force de se rebeller et il fallait qu'elle laisse aller les choses comme elles arrivaient.

Après quelques minutes, Dubois sortit avec le médecin et quelques instants plus tard, une jeune négresse vêtue comme une femme de chambre apparut, apportant à Amy Nabot une grande tasse.



Ces papiers n'étaient pas du tout ce qu'il pensait

(Page 1400)

L'aventurière se mit à lui parler, la suppliant d'aller demander au capitaine du navire de venir la voir parce qu'elle avait quelque chose de très important à lui dire.

Mais la négresse souriait avec un air stupide, secouant la tête pour faire comprendre à Amy Nabot qu'elle ne savait ni le français ni l'italien.

Le Portugais avait bien pris toutes ses précautions pour que ses victimes ne puissent pas lui échapper.

Amy Nabot cacha sa tête parmi les oreillers et se mit à pleurer.

Comme elle se repentait d'avoir quitté Paris pour courir de semblables aventures !... A la seule pensée d'aller finir dans une maison de plaisir, sentait son sang se glacer dans ses veines.

Dès qu'elle le put elle se leva et se traîna jusque sur le pont.

Elle voulait à toute force parler au capitaine ou demander assistance à l'un des passagers.

Mais quand elle eut fait quelques pas sur le pont, elle s'arrêta, atterrée de voir qu'elle ne se trouvait point sur un navire de voyageurs, mais sur un bateau de marchandises.

Comprenant qu'elle était irrémédiablement perdue, elle eut comme un éblouissement. Chancelante, elle étendit instinctivement les mains, cherchant vainement un point d'appui pour se retenir, et laissant échapper un faible cri, elle tomba évanouie sur le plancher du pont.

CHAPITRE CCIX.

TOURMENTS DE CŒUR.

Finalement, le grand combat avait été engagé. La nouvelle de l'arrestation d'Esterhazy avait donné bon espoir à Mathieu Dreyfus. Le procès que l'on allait faire au traître mettrait probablement toute la vérité en lumière.

Mathieu était sur le point de se rendre chez Clemenceau quand il s'arrêta tout-à-coup au milieu du trottoir, comme médusé.

Une jolie femme, blonde et très élégante s'avancait vers lui.

— Bonjour Monsieur Dreyfus !

N'était-ce pas un rêve ?... Le jeune homme pouvait à peine en croire ses yeux.

— Eh bien, Monsieur Dreyfus ?..... Vous ne me reconnaissez pas ?

Le visage de Mathieu s'était empourpré comme s'il avait été en proie à une forte fièvre.

— Brigitte ! s'écria-t'il enfin, au comble de l'émotion.

— Oui, c'est bien moi ! affirma Brigitte von She-
n, souriant de son étonnement. Comment allez vous ?

Les yeux des deux jeunes gens se rencontrèrent et

leurs regards exprimèrent en un instant plus de choses que n'auraient pu le faire mille paroles. Ils éprouvaient une telle joie de se revoir qu'ils ne se rendaient même plus compte de ce qu'ils se trouvaient au milieu de la foule.

Finalement, Mathieu s'aperçut de ce qu'ils gênaient les passants parce qu'ils s'étaient rencontrés juste à un point où le trottoir était particulièrement étroit et encombré.

Il prit le bras de Brigitte et ils s'éloignèrent ensemble, se dirigeant vers le jardin du Luxembourg.

Quand ils arrivèrent à l'endroit où ils s'étaient rencontrés la première fois, Brigitte laissa échapper un soupir et Mathieu lui serra la main.

— Ne soyez pas si triste, ma chère Brigitte ! murmura-t'il.

— Ah ! fit la jeune femme. Pourquoi faut-il que la vie soit tellement dure pour nous ?

— C'est le destin, Brigitte !... Nous ne pouvons rien contre le destin..... Mais ne nous attristons pas..... Eloignons de nous les pensées mélancoliques et réjouissons-nous plutôt de nous être retrouvés de façon si inattendue..... Si vous saviez, Brigitte comme j'ai été content de recevoir vos lettres malgré la terrible renonciation qui m'était imposée..... Mais la certitude d'être aimé de vous, quoique vous eussiez été obligée d'épouser un autre homme, illuminait ma vie d'une lumière nouvelle, me donnant du courage dans la terrible détresse de ces jours si pénibles.....

— Et pourquoi, alors, ne m'avez-vous pas répondu ?

— Parce que je voulais vous épargner de nouveaux chagrins, ma chère Brigitte... Cela n'aurait rien pu changer à notre destin si je vous avais écrit que j'étais heureux de savoir que vous m'aimiez..... J'ai préféré m'abstenir afin que vous puissiez m'oublier plus vite.....

Brigitte avait les larmes aux yeux

— Vous avez raison, dit-elle. Cela n'aurait rien changé à notre destin... Mais je n'aurais quand même jamais pû vous oublier.....

— Mais ne sentiez vous pas que ma pensée était toujours avec vous, malgré que je ne vous écrivais pas ?

— Si, je le devinais... Mais j'aurais bien voulu recevoir des nouvelles de vous.....

— Brigitte !... M'aimez-vous vraiment à ce point ?

— Oui, Mathieu... Je vous aime tellement que mon amour me semble un péché.....

— Vous exagérez, Brigitte... Nous n'avons vraiment rien à nous reprocher... Nous avons tous les deux fait volontairement le sacrifice de notre bonheur... Je crois que bien peu d'autres à notre place auraient agi comme nous l'avons fait.....

— Je le pense aussi..... Et moi-même, à certains moments, j'avais l'impression de ce que je ne pourrais plus supporter bien longtemps de vivre auprès de mon mari... Depuis huit jours, nous étions à Nice et j'allais chaque soir à la gare à l'heure où passe le rapide pour Paris, pousse par la tentation de partir et de venir vous rejoindre... Pendant une semaine, j'ai eu la force de résister à cette tentation, mais finalement je n'ai plus pu..... et me voici, Mathieu !

Tout en parlant ainsi, les deux jeunes gens étaient arrivés à un endroit où il n'y avait personne. Ils prirent place sur un banc et Brigitte appuya sa tête sur l'épaule de Mathieu qui lui passa son bras autour de la taille.

Durant quelques minutes, ils demeurèrent immobiles, sans parler, absorbés chacun dans les mêmes pensées. Puis la jeune femme releva la tête.

Leurs visages étaient tout près l'un de l'autre et Mathieu ne put résister à la tentation d'appuyer ses lèvres contre celles de Brigitte, la serrant passionnément contre lui.

Elle ne résista pas, s'abandonnant à l'ivresse d'une longue étreinte.

Puis, soudain, elle sursauta comme sortant brusquement d'un rêve et elle s'écarta brusquement du jeune homme, se cachant le visage dans ses mains.

— Mon Dieu ! s'exclama-t'elle. Qu'avons-nous fait ? Comment vais-je encore pouvoir regarder mon mari en face ?

Mathieu eut un sourire d'amertume.

— Votre mari ! murmura-t'il. Dans la joie de nous revoir, nous l'avions complètement oublié !

— Oh, Mathieu !..... Pourquoi faut-il que notre destin soit tellement amer ?... Pourquoi ne pouvons-nous pas être heureux dans la vie comme tant d'autres.....

— Combien de fois ne me suis-je pas demandé cela moi-même, Brigitte !

— C'est une question à laquelle il serait bien difficile de répondre.....

— Tu souffres, ma chérie.....

— Indiciblement.....

— Est-ce qu'il ne te serait pas possible de te débarrasser de ce lien ?.....

Brigitte hocha tristement la tête.

— Non, répondit-elle. Cela n'est pas possible... Mon mari n'est pas encore rétabli et il devra sans doute rester toujours dans un pays au climat doux... Se sentant toujours malade et sachant qu'il ne pourra jamais se rétablir complètement, il me tourmente continuellement avec des caprices de toute espèce et il me fait à chaque instant d'horribles scènes de jalousie.

— Pauvre Brigitte !

Mathieu prit encore une fois la jeune femme entre ses bras et il se mit à la caresser avec une douceur infinie.

Elle appuya de nouveau sa tête contre l'épaule de son ami ; de cette façon elle se sentait protégée et il lui

semblait avoir trouvé finalement un refuge sûr.

— Croyez-moi, Mathieu, murmura-t'elle, j'ai la ferme volonté de rester fidèle à mon mari et de continuer à être pour lui une épouse dévouée... Je lui avais donné ma parole avant de vous rencontrer et il faut que je tienne ma promesse si pénible que cela puisse être..... Et je vous assure que c'est infiniment pénible, surtout depuis que je sais quelles ont été les raisons pour lesquelles il s'est battu en duel !

— C'était sans doute à cause d'une autre femme ?

— Oui... Vous l'avez deviné... C'est pour une danseuse qu'il a risqué sa vie !... Ah, Mathieu !... Vous ne pouvez pas vous imaginer quel sentiment d'horreur j'éprouve quand je pense à cela !... Fritz ne m'a pas épousé par amour, mais par un bas calcul d'intérêt... En m'épousant, il se mettait en relations de parenté avec de hautes personnalités du monde diplomatique et ceci lui garantissait de puissantes protections grâce auxquelles il comptait avancer très rapidement dans sa carrière... Pour cela, il m'a, en quelque sorte, achetée.....

— Achetée ?... Que voulez-vous dire par là ?

— Mon père se trouvait dans de graves difficultés financières... Fritz, qui était riche, lui a offert de lui venir en aide à condition que je devienne sa femme... Déjà bien avant notre mariage, il avait avancé à mon père des sommes assez importantes..... Maintenant, vous devez comprendre pourquoi je n'aurais pas pu manquer à ma parole.....

— Ma pauvre Brigitte !

Elle souriait tristement, tandis que des larmes perlaient à ses yeux.

— Oui ; Mathieu, vous pouvez bien me plaindre car, malgré les richesses que je possède, je suis la plus malheureuse des femmes...

Mathieu se tordait les mains en murmurant :

— Ah !... Que n'ai-je pu venir en aide à votre père. Comme je voudrais pouvoir faire quelque chose pour vous !

— C'est impossible, Mathieu !... Il n'y a absolument rien à faire !.. Je n'ai qu'à me résigner !.. Mais j'ai voulu vous voir encore une fois Mathieu... C'est pour cela que je suis venue à Paris... Je le désirais depuis le jour où je vous ai écrit pour vous avouer mon amour, mais j'avais presque peur que vous vous moquiez de moi !

Mathieu l'interrompit vivement.

— Comment avez-vous pu croire une chose pareille s'écria-t-il.

Brigitte haussa les épaules.

— Quand mon mari et ses amis parlent des femmes qui ont joué un rôle dans leur vie, dit-elle, — ils en parlent avec un cynisme révoltant... J'ai craint que vous me jugeriez de la même façon qu'ils jugent leurs anciennes amies, Mathieu !

— Vous avez eu tort de penser cela, Brigitte... Je vous jure que pas un jour ne s'est passé depuis notre dernière rencontre où je n'aie longuement pensé à vous...

Elle se mit à le regarder avec une telle expression de tendresse qu'il ne put s'empêcher de la prendre de nouveau dans ses bras et de l'embrasser encore.

— Je vous adore ! murmura-t'il. Votre image est sans cesse présente à mon esprit... Ne perdons pas tout espoir, Brigitte... Sans doute devons-nous attendre encore longtemps, mais j'ai le pressentiment de ce que nous arriverons bien à nous unir un jour... Il n'est pas possible que Dieu veuille tenir indéfiniment séparées deux créatures qui s'aiment autant que nous.

— Oh, non, Mathieu... Je ne suis pas de cet avis... Nous ne devons jamais plus nous revoir...

— Ce que vous dites là est impossible, Brigitte...

— Croyez-moi, Mathieu.. Mon plus grand désir serai de pouvoir rester toujours auprès de vous et je voudrais aussi pouvoir vous aider dans le combat que vous avez engagé pour la délivrance de votre frère... Mais tout ce que j'ai tenté dans ce sens auprès de mon oncle et aussi auprès du ministre de Suisse est demeuré inutile...

Tous deux se disent persuadés de ce que votre frère est innocent, mais ils disent qu'ils ne peuvent pas révéler le nom du coupable.

Mathieu sourit et répondit :

— Ne vous préoccupez plus de mon frère, Brigitte vous verrez que le vrai coupable ne tardera pas à être démasqué...

Puis il raconta à la jeune femme tout ce qu'il avait fait jusqu'alors pour sauver son frère et lui parla des derniers événements qui avaient fait naître une grande espérance en son cœur.

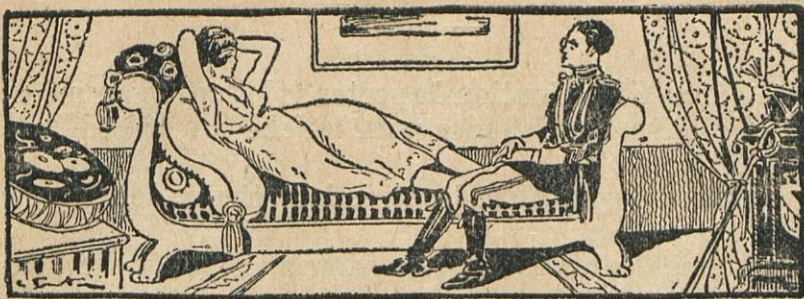
Quand il eut terminé, Brigitte lui prit les deux mains et, les serrant avec tendresse, elle lui dit sur un ton enthousiaste :

— Comme je serais heureuse de savoir que justice a enfin été faite et que cette honte imméritée ne pèse plus sur votre famille... Je serai bien contente le jour où j'apprendrai que votre frère a été remis en liberté...

— Et moi, Brigitte, je pense que notre rencontre d'aujourd'hui a été de bonne augure et que cela me portera bonheur dans la lutte que j'ai entreprise...

— Je souhaite de tout mon cœur qu'il en soit ainsi, Mathieu ! s'exclama la jeune femme.

Puis, se levant tout-à-coup, elle s'enfuit en courant, disparaissant au tournant d'une allée avant que Mathieu ait eu le temps de revenir de sa surprise.



CHAPITRE CCX.

LE PEUPLE EST SANS PITIE.

Lucie Dreyfus était assise devant sa table à écrire et elle venait de rédiger une longue lettre pour son mari. Plusieurs heures écoulées sans qu'elle s'en aperçoive.

Cela avait été un grand soulagement pour elle que de pouvoir enfin écrire à son mari et de pouvoir lui dire qu'elle n'avait jamais cessé de penser à lui durant ces longs mois de cruelle séparation.

Elle avait relaté exactement l'entrevue qu'elle avait eue avec Emile Zola et elle avait aussi fait mention de l'accusation du commandant du Paty ainsi que des efforts que le colonel Picquart avaient faits pour démasquer le vrai coupable et des soupçons contre Esterhazy.

Elle avait terminé sa lettre par quelques phrases débordantes d'amour et de tendresse.

Puis, laissant échapper un soupir, elle s'appuya sur le dossier du fauteuil et ferma à demi les yeux, songeant à l'immense distance qui la séparait de son époux. En écrivant la lettre, elle avait eu l'illusion d'être tout près de lui, mais maintenant le sentiment d'angoissante détresse qu'elle éprouvait chaque fois qu'elle pensait à leur séparation revenait l'assaillir avec encore plus de force qu'auparavant.

Elle avait l'intention de porter sa lettre le jour même au Ministère des Colonies pour qu'elle soit expédiée le plus tôt possible.

Alfred devait attendre avec impatience de recevoir de ses nouvelles.

Le malheureux devait recevoir au plus tôt des nouvelles de sa famille et trouver une consolation dans la certitude de ce que les siens ne s'épargnait aucun effort dans le but de lui venir en aide.

Elle était sur le point d'aller s'habiller pour sortir quand la porte s'ouvrit et elle vit accourir vers elle ses deux enfants qui pleuraient à chaudes larmes et qui se jetèrent dans ses bras sans cesser de sanglotter.

— Pierrot !... Jeanne !... Que vous est-il arrivé ? demanda la jeune femme, épouvantée de voir que les deux petits avaient le visage et les mains couverts de sanglantes égratignures.

— De méchants enfants nous ont attaqués et ils nous ont roués de coups en nous insultant... Ils disaient que nous appartenons à la race des traîtres !

— Oui, Madame, confirma la bonne d'enfants qui venait d'entrer à son tour et qui, toute pâle, paraissait en proie à une violente émotion. C'était un véritable complot !... Nous avons tout-à-coup été assaillis par une bande de petits voyous qui criaient aux enfants :

— Ne vous faites plus voir dans la rue, autrement nous vous tuons parce que vous appartenez à la race des traîtres !... Votre père est à l'île du Diable !

Lucie ferma les yeux sentant son cœur se serrer en un spasme douloureux.

— Mon Dieu !... Quelle infâmie ! murmura-t-elle.

— Comme Pierrot voulait se défendre, il se sont tous jetés sur lui et il l'ont brutalement frappé, continua la bonne. — J'ai fait de mon mieux pour les en empêcher, mais ils étaient trop nombreux et j'ai été frappée aussi...

— Mais pourquoi n'avez-vous pas demandé l'aide des passants, Sophie ?

— Je l'ai fait madame... J'ai appelé à l'aide plusieurs fois, mais...

La bonne d'enfants paraissait hésiter à poursuivre et elle détourna les yeux comme pour éviter le regard de Lucie.

Celle-ci insista.

— Eh bien ? dit-elle. — Continuez Sophie... Qu'est ce que les gens ont fait quand vous avez appelé à l'aide ?

— Ils se sont mis à rire, Madame...

— A rire ?

— Oui, Madame.. Les passants se sont mis à rire quand les voyoux ont dit que les enfants étaient ceux du capitaine Dreyfus !

Lucie tremblait de tous ses membres.

D'une voix vibrante d'émotion et d'indignation, elle demanda :

— Personne n'est venu au secours des enfants ?

— Personne, Madame !... Les passants regardaient la scène avec un air ironique et j'ai eu énormément de peine à délivrer finalement les deux pauvres petits...

Lucie embrassa passionnément ses enfants tandis que des larmes brûlantes jaillissaient de ses yeux.

— Ils en sont arrivés à ce point là murmurait-elle. Jusqu'où peut donc aller la méchanceté humaine ?

Durant plusieurs minutes, elle demeura comme atterrée, puis pensant de nouveau à la lettre qu'elle venait d'écrire, elle se redressa et s'essuya les yeux.

— Sophie, dit-elle. — Je vais aller tout de suite porter plainte au commissariat de police... Nous ne devons pas tolérer une chose pareille....

— Non, maman... Ne t'en va pas !... Reste avec nous ! s'exclama le petit garçon.

— Je reviendrai tout de suite, répondit Lucie, cher-

chant à rassurer les deux petits. Je vais seulement expédier une lettre à votre papa... Soyez sages et obéissants...

— Est-ce que tu as écrit à papa que nous l'attendons, maman ?

— Oui, et il reviendra bientôt à la maison...

— Oh, maman !... Tu nous a déjà dit ça tant de fois... Et pourtant...

— Mais cette fois, c'est certain, Pierrot... Papa reviendra bientôt et il sera bien content quand il va recevoir cette lettre...

Ce disant, Lucie embrassa de nouveau les enfants, puis elle sortit en hâte.

Elle prit une voiture et se fit conduire au Ministère des Colonies.

Elle fut reçue par un chef de bureau à qui elle remit la lettre adressée à Alfred ; lui demandant de la faire expédier le plus tôt possible.

Le fonctionnaire examina un instant l'enveloppe, puis il remarqua :

— Ne savez vous donc pas, Madame, que les lettres adressées au déportés doivent être remises ouvertes ?

La jeune femme fixa sur lui un regard interrogateur.

— Les lettres, poursuivit le chef de bureau, doivent être contrôlées avant de pouvoir être expédiées... Il est donc indispensable que les enveloppes ne soient pas collées... Veuillez donc ouvrir votre lettre et j'irai la porter à notre directeur, Monsieur Floubert...

D'une main tremblante, Lucie ouvrit la lettre et la tendit de nouveau au fonctionnaire qui s'éloigna aussitôt.

Quelques instants après, il revint en disant :

— Je regrette, Madame, mais Monsieur Floubert dit que l'on ne peut pas expédier cette lettre...

J'ai reçu du ministre l'autorisation d'écrire à mon

mari, protesta Lucie. — J'exige donc que l'on fasse partir cette lettre !

Elle avait dit cela sur un ton si indigné et d'une voix tellement excitée que la porte s'ouvrit aussitôt, livrant passage à un vieux monsieur à barbe blanche qui s'exclama :

— Que signifie tout ce bruit ?...

Vous paraissez oublier où vous êtes, Madame !.. Ce n'est pas vous de nous donner des ordres !

— J'ai le droit d'exiger que l'on fasse partir cette lettre, insista Lucie avec obstination. — Le ministre m'a donné l'autorisation d'écrire à mon mari et ce n'est pas à vous d'abroger les décisions qu'il prend...

— Vous oubliez que les lettres adressées aux déportés ne doivent traiter que des questions concernant les intérêts privés des correspondants...

— Vous êtes le directeur Floubert ?

— Oui...

— Et c'est à vous de décider ce que je peux dire à mon mari et ce que je ne peux pas lui dire ?

— Parfaitement...

— Et vous voudriez que je lui dise rien de ce qui lui tient le plus à cœur ?... Je ne devrais rien lui écrire au sujet de ce qui se passe à Paris à propos de son procès ?

Le directeur répondit sèchement :

— Je ne désire pas discuter avec vous, Madame.. Je dois faire mon devoir...

— Mais l'affaire Dreyfus n'est pas un secret !... Les journaux en parlent ouvertement !

— Ce que disent les journaux ne me concerne en aucune façon... Je ne puis vous permettre d'envoyer des lettres à votre mari que si vous vous conformez aux prescriptions édictées par les règlements de l'Administration Pénitenciaire...

— Mais c'est terrible ! s'exclama la malheureuse au

désespoir. — On veut donc tout nous enlever ?... Le bonheur de notre famille a été détruit, nous avons été cruellement séparés et maintenant, après nous avoir accordé la permission de nous écrire on recommence à nous tourmenter avec des restrictions ridicules ! Et, comme si tout ceci ne suffisait pas encore, je ne sais quels infâmes instigateurs ont amenté la foule aujourd'hui même contre mes pauvres enfants qui ont été assaillis dans la rue et frappés jusqu'au sang.

— Cela me fait de la peine d'apprendre cela, Madame... Mais cela n'est pas de mon ressort... Vous devriez vous adresser à la police...

— Oui, c'est ce que je vais faire... Et ma lettre ?

— Vous devez l'écrire de nouveau en vous conformant au règlement... Pas un mot au sujet du procès..

Ce disant, le directeur s'inclina légèrement et se retira, retournant dans son bureau.

Lucie demeura un instant immobile, le regard fixe, la tête basse, puis elle se redressa et sortit en hâte.

Elle se sentait extrêmement malheureuse ; elle aurait voulu pleurer, sanglotter, crier contre les nouvelles infâmies que l'on inventait chaque jour pour la tourmenter.

Personne n'avait donc pitié d'elle ?

Toujours plus agitée et plus inquiète, elle se dirigea vers le commissariat de police pour raconter ce qui était arrivé à ses enfants.

Le secrétaire du commissaire l'écouta avec un air moqueur et, quand elle eut terminé, il lui demanda en ricanant :

— Vous voudriez sans doute qu'on mette un escadron de cuirassiers à votre disposition pour protéger vos enfants quand ils vont se promener ?

— Il est absolument nécessaire que l'on fasse quelque chose pour les protéger....